

Langage visuel et émeutes

Fabio La Rocca

Chercheur au CeaQ (Centre d'études de l'actuel et du quotidien), responsable du GRIS (Groupe de Recherche sur l'Image en Sociologie). fabio.larocca@cea-q-sorbonne.org www.gris.cea-q-sorbonne.org

Les flammes des banlieues pendant les événements de l'automne 2005, ont occupé le devant de la scène de tous les médias répondant à une logique « spectaculaire », typique de la conception médiatique. Ces images ont fonctionné comme un modèle d'inclusion pour la population des insurgés. En effet le langage visuel a été un outil pour s'exprimer et pour donner visibilité à cette partie de la société, qui dans leur vie quotidienne subissent les formes d'exclusion.

Cette explosion de violence a eu une ampleur considérable : ce « soulèvement populaire spontané et non organisé qui a pour origine une émotion collective partagée » a utilisé la forme médiatique pour remettre en cause les problèmes qui affligent les territoires des banlieues, les ainsi dit « quartiers sensibles » qui dans le langage commun sont souvent définies comme « zone de non-droit », lieux d'exclusion, spatiale et sociale, où les habitants vivent leur vie aux marges, *borderline*.

La diffusion et l'ampleur médiatique donnée à ces événements a été très importante, d'aucuns vont jusqu'à donner des responsabilités aux médias dans le développement du phénomène.

On peut parler d'une idéologie de la communication, le prestige de l'image, comme nous le rappelle Marc Augé (1997), joue un rôle essentiel dans l'effet d'une émulation entre les divers groupes de banlieues pour apparaître aux actualités des médias. Nous savons l'importance de la place de l'image télévisuelle dans la société, et ainsi les émeutiers avec leurs gestes veulent être vus à la télé.

Mais il ne s'agit pas d'une présence médiatique pour la célébrité « warholienne », mais d'un besoin de visibilité qui, à l'ère du « devenir image du monde », selon les propos de Baudrillard, possède une certaine importance. C'est ainsi que mettre le feu, devient un moyen disponible pour se faire « entendre » compte tenu que tous les discours politiques n'ont amené aucune amélioration de la situation. Dans ce cas, à mon avis, on pourra parler d'une volonté d'inclusion médiatique, d'une recherche de visibilité pour une possible reconnaissance sociale.

Les médias, selon l'analyse faite par Meyrowitz (1995), ont changé dans leur évolution la manière de faire expérience des événements sociaux, ils permettent une communication directe avec les autres sans se trouver dans le même espace, ils ont la capacité de modifier la « géographie situationnelle » de la vie sociale (McLuhan). De ce fait, se développe à travers l'image, le *da-sein* heideggérien, donc une participation à travers le flux visuel qui garantit l'existence de l'individu comme sujet participant à la réalité partagée. Dès lors, à travers cette « fenêtre ouverte sur le monde » (la télé selon le propos de Régis Debray (1992)), le téléspectateur derrière son écran participe lui aussi à la fabrication de l'événement. On est dans une logique de partage d'une émotion, d'image comme facteur de communion qui favorise, selon Michel Maffesoli

(1993b), l'*aisthesis*, le sentir collectif. Il s'agit bien d'une esthétique, ce que Maffesoli entend comme le fait d'éprouver des émotions, des sentiments, des passions communes (1993a). Et les nuits de novembre 2005 sont bien de l'ordre de l'émotion. Nous pouvons dire que c'est une sorte de « nature » qui fait retour, et le feu, dans ce cas spécifique, met en image une situation de résistance à l'oppression, devient une manière de se faire voir, de se rendre visible. Devenir visible en s'incluant par l'écran, en mettant en scène la violence pour exister et pour se manifester. C'est la logique de la « mise en spectacle » du monde (Marc Augé), où le rapport au monde se fait à travers les images.

Mais si d'une côté on met l'accent sur le facteur d'inclusion par l'image, de l'autre on peut observer l'instrumentalisation médiatique ou la mise en scène spectaculaire qui, outre à mettre en évidence le déficit de reconnaissance sociale ressenti par la jeunesse insurgée, répond bien au voyeurisme, à ce besoin visuel du spectateur façonné par le pouvoir de l'image. Nous le savons, l'image de violence suscite un plaisir au regard du spectateur.

De ce point de vue l'« épidémie » de voitures incendiées a continué à se propager en réponse à ce besoin voyeuriste, tant qu'on peut faire allusion à une sorte de « compétition des feux », qui est d'ailleurs aussi typiques des fêtes religieuses, spécifiquement dans le sud de l'Italie ou en Espagne. L'image fonctionne comme mémoire permanente du regard et devient ainsi une représentation visuelle de la réalité. Le grand spectacle de la société médiatique multiplie la violence et l'individu est le témoin d'une représentation continu d'événements violents. Il y a un processus d'action mimétique des médias où le spectateur est directement entraîné dans les événements.

C'est cela à mon avis le but du concept de l'information – spectacle continu: une diffusion en temps réel d'un événement pour faire ressentir au téléspecta(c)teur une émotion. Mais comme dit Régis Debray, sans événement fort il n'y a pas d'image-émotion.

Il me semble alors, que les *Notti dei fuochi* (1) de 2005, en France, rentrent dans ces caractéristiques. La révolte nous rappelle, d'ailleurs, ce besoin d'effervescence de l'animal humain et le feu symbolise un moyen de communication.

Michel Maffesoli dans son ouvrage du 1979, *La violence totalitaire*, illustre la dimension cyclique inaugurée par une violence destructrice, fondatrice d'une nécessaire circulation sociale; la violence, la révolte qui vont de paire avec l'effervescence joueuses des fêtes restaurent la communion sociale. Dans la violence banale et fondatrice s'exprime le désir du collectif à l'encontre d'une violence totalitaire qui atomise le corps social (Maffesoli).

Une violence qui contamine le corps social comme un virus et qui « infecte » les médias et en manière particulière, les nouveaux médias. En effet la technologie a été en élément significatif lors des émeutes, les images se sont multipliées grâce aux petites caméras numériques ou le téléphone portable et

avec leur vitesse de circulation ont franchit les barrières du lieu physique (le quartier de banlieue en question) pour arriver au-delà, au dehors, donc une forme instantanée de partage d'information et d'un moment d'effervescence en cours. C'est le cas de la prolifération des *blogs* qui prolifèrent parmi les jeunes des cités comme forme de fierté, d'appartenance et de rivalité pour déterminer le quartier plus « chaud ». Aujourd'hui avec les nouvelles technologies, le regard est absorbé par une visualisation sophistiquée. L'image comme machine de vision (Alain Mons) devient une arme de diffusion d'affects et de pulsions. La violence aussi devient une question esthétique et spectaculaire: il y a selon Maffesoli, une violence ritualisé à travers la guerre des images. L'image a une essence *mostrative*, c'est-à-dire, dans l'image la chose se présente comme dit Jean Luc Nancy (dans SALZANO, 2004), et les images des feux des banlieues nous ont montré un aspect de la réalité, une forme « présenteiste » du vécu quotidien de notre société. Une société qui pour Baudrillard (1970), met en place des « modèles de violence » qui par conséquent sont mass-médiatisées. Une violence « consommé » qui alimente la quotidienneté, et est médiatisée par des modèles culturels et donc fait partie de la substance apocalyptique des médias. À présent, il n'y a plus de « situations urbaines » sans qu'un « spectateur » ne film les scènes avec le portable ou une caméra, et les nombreuses caméras dispersées sur les lieux sont le symptôme de cette prolifération de l'image.

Les médias participent à la spectacularisation féérique de la réalité et contribuent au voyeurisme d'une partie de la société qui se nourrit d'images.

Dans l'analyse « médiologique », à mon avis, il y a le « danger d'une standardisation de la pensée » dans le sens que la surabondance d'information visuelle devient simple divertissement, sans toutefois oublier que les images constituent aussi une invitation à la réflexion, à l'analyse.

Dans ce sens, il faut être capable d'entendre et de voir dans la flambée incendiaire du « fripon (2) » émeutier, une pulsion émotionnelle, un désir de reconnaissance sociale. On assiste ainsi à une grande effervescence : la jeunesse, comme l'indique Angela Davis (ex-*Black Panthers*), est plus révoltée et plus créative que jamais. On est dans une situation où, en citant Maffesoli (2002), « le destin c'est ce « creux » où l'on est jeté, le monde comme *mundus* : un trou à ordures où il faut se débrouiller ». Se débrouiller donc ! Et les flammes alors sont le symbole d'une présence sociale qui nous rappelle la diversité de nos villes, les différences, l'Autre. Dans cette analyse la figure mythique de Dionysos me semble adéquate à la violence incendiaire: être en même temps, « destructivement créatifs » et « créativement destructifs ».

Une violence alors dans ce cas, destructrice et constructrice du lien social, une force de structuration du social (Maffesoli). D'ailleurs comme l'exprime Michel Bakounine (2000) « ...l'homme a commencé son histoire

et son développement proprement humain par un acte de désobéissance et de science, c'est-à-dire par la révolte et par la pensée ».

Rappelons nous que la révolte pour ce théoricien de l'anarchisme est un de trois principes fondamentaux, avec l'animalité humaine et la pensée, de tout développement humain, tant collectif qu'individuel dans l'histoire.

Notas

(1) Ce terme a une certaine importance en Italie et renvoie aux attaques d'institutions politiques, financières etc. par le mouvement d'Autonomie Ouvrière pendant la nuit du 18 et 19 décembre 1978 à Padoue. Mais ce terme aujourd'hui est aussi utilisé en référence aux fêtes religieuses. Ainsi en italien cette expression a une connotation autant politique que religieuse.

(2) Le fripon est la figure archétypale de l'altérité et favorise la rébellion ponctuelle. Voir Jung C.G. et Kerenyi C. (1958), *Le fripon divin*, Genève, Georg, et Maffesoli M (2002). *La part du diable. Précis de subversion postmoderne*, Paris, Flammarion.

108

Referências bibliográficas

AUGE, M. *Pour une anthropologie des mondes contemporains*. Paris : Flammarion, coll. « Champs », 1997.

BAKOUNINE, M. *Dieu et l'État*, Mille et une nuits, coll. « La Petite Collection », 2000.

BAUDRILLARD, J. *La société de consommation*. Paris : Denoël, 1970.

DEBRAY, R. *Vie et mort de l'image*. Paris : Gallimard, 1992.

JUNG, C.G., KERENYI, C. *Le fripon divin*. Genève, Georg, 1958.

MAFFESOLI, M. *La part du diable. Précis de subversion postmoderne*. Paris : Flammarion, 2002.

MAFFESOLI, M. *La violence totalitaire*. Desclée de Brouwer, 1979.

MAFFESOLI, M. *Aux creux des apparences : pour une éthique de l'esthétique*. Paris : Librairie générale française, coll. « Le Livre de Poche », 1993a.

MAFFESOLI, M. *La contemplation du monde. Figures du style communautaire*. Paris : Grasset & Fasquelle, 1993b.

MEYROWITZ, J. *Oltre il senso del luogo*. Baskerville, 1995.

SALZANO, D. *L'immagine assolta*. Ouvrage collectif: *Violenza e società mediatica*, a cura di Agata Piromallo Gambardella, Carocci, 2004.